

IT'S A TEENAGER DREAM

ITINÉRAIRE D'UN INGÉNIEUR DU SON

Photo de couverture : Dominique Blanc-Francard et Alain Fournier, Marly-le-Roi,
1960.

© éditions Le mot et le reste 2016.

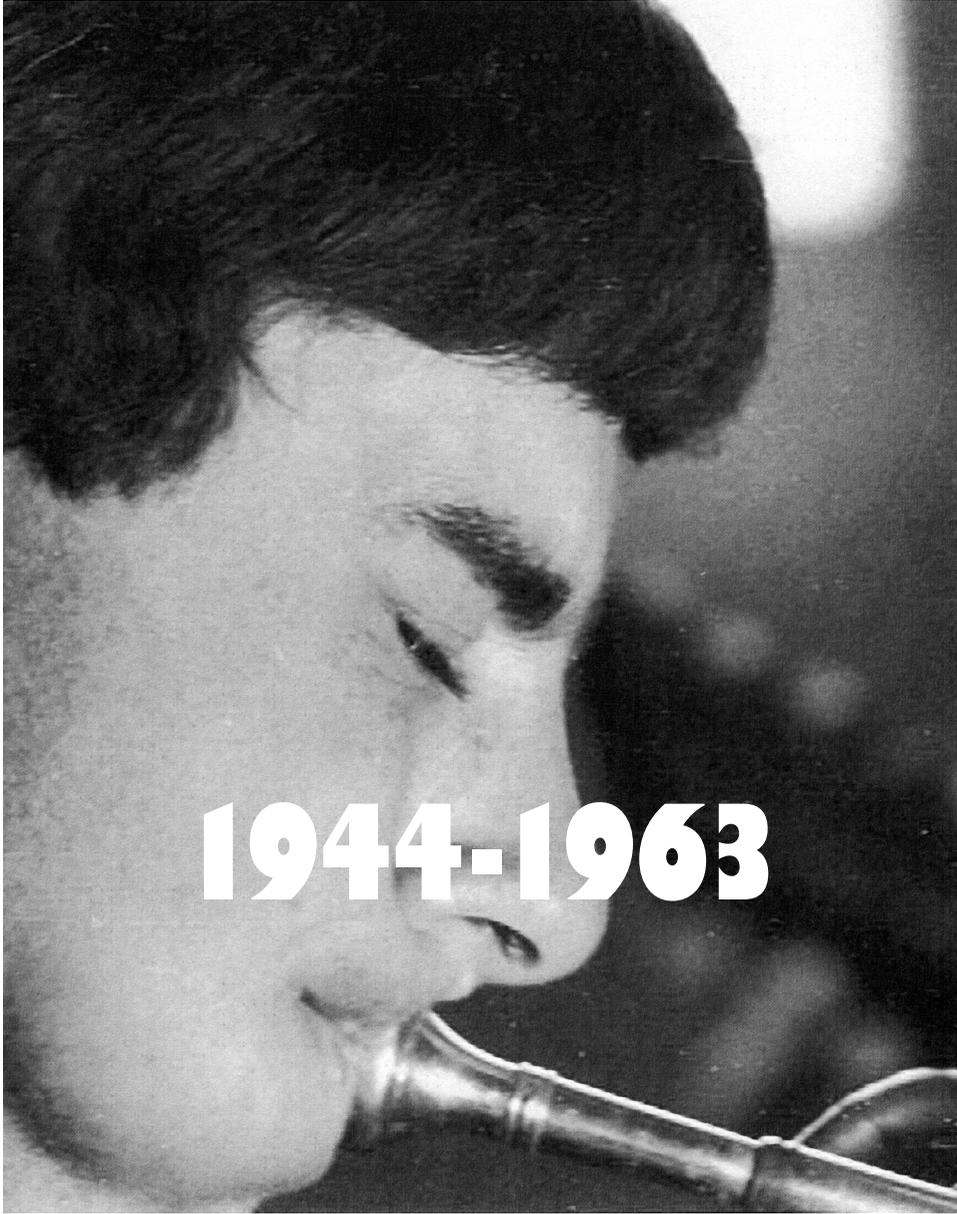
DOMINIQUE BLANC-FRANCARD
OLIVIER SCHMITT

IT'S A TEENAGER DREAM

ITINÉRAIRE D'UN INGÉNIEUR DU SON

LE MOT ET LE RESTE

2016



1944-1963



DES 400 COUPS DE L'ENFANCE AU JAZZ ADOLESCENT

Contrairement à ce que la composition de son patronyme peut laisser penser, Dominique Blanc-Francard n'est pas né avec une cuillère en argent dans la bouche. Non. C'est plutôt avec un fer à souder. Enfin presque. À l'époque de sa naissance, en septembre 1944, c'est son paternel, Jean-Marie Blanc-Francard, qui en a un quasi tout le temps en main. Ingénieur du son, pionnier de la Radiodiffusion-télévision française (RTF), il est en permanence en train de démonter-réparer-remonter magnétophones, microphones et postes radio. C'est ainsi que le premier mot intelligible articulé par son fiston est l'imitation d'un « merde » qu'il vient de malencontreusement lâcher en se brûlant avec son outil favori.

Avec une maman mélomane formée au piano et fidèle auditrice des émissions musicales diffusées sur les ondes, dès ses premières années, Dominique évolue entre musique et technique.

Après avoir passé sa petite enfance à Rueil-Malmaison, il arrive au début des années cinquante à Paris. À la mort de son grand-père paternel, ses parents emménagent dans l'appartement familial que sa grand-mère leur propose de partager : un grand cinq pièces bourgeois, rue de la Faisanderie, dans le XVI^e arrondissement. En guise de terrain de jeu pour Dominique et son frère Patrice, de deux ans son aîné, se trouve non loin de là le bois de Boulogne. Bien que la famille Blanc-Francard, comme une majorité de français, doive alors encore régulièrement composer avec les divers manques de l'après-guerre, les enfants jouissent dans ce quartier privilégié d'un cadre de vie idéal pour grandir.

■ 1952 Le petit bonhomme vert

Lorsque j'avais à peu près huit ans, il y avait dans le salon de ma grand-mère un gramophone. Cet appareil, qui appartenait à l'un de ses cousins, exerçait sur moi une vraie fascination. Quand il mettait dessus la galette noire, qu'il tournait la manivelle et que la musique sortait du pavillon en cuivre, je me demandais vraiment comment ce miracle pouvait exister. Il écoutait toujours le même morceau qui s'appelait « At Sundown ». C'était un groupe de jazz des années vingt. Les California Ramblers. À la fin de la chanson, il y avait une voix qui chantait et c'était juste incroyable.

Un jour j'ai osé demander au cousin comment il était possible que la voix de quelqu'un sorte de ce tuyau métallique. Il me répondit que c'était parce qu'il y avait un petit bonhomme vert caché à l'intérieur, et que vers la fin de la chanson il se réveillait et se mettait à chanter; bien que son explication soit peu crédible, elle m'intrigua et je décidai d'en avoir le cœur net.

Avec l'aide de mon frère, une après-midi où le salon était désert, nous avons pris le gramophone caché sous le piano et décidé de le mettre en pièces détachées jusqu'à ce que nous trouvions le fameux petit chanteur vert. On avait un peu la trouille de le voir sortir en colère, réveillé par nos outils pendant ses grandes siestes, mais le fait d'être à deux nous avait donné le courage nécessaire.

Après avoir minutieusement démonté le pavillon, le plateau, le bras, dévissé les parois du coffre, il ne restait plus grand-chose qui aurait pu cacher ce fameux bonhomme. Juste un gros boîtier rond en métal fermé par quatre vis. Après avoir pris une grande respiration et un peu tremblant, Patrice m'aida à dévisser le couvercle de la boîte et nous avons commencé à le décoller avec le tournevis.

Soudain un énorme bruit nous fit crier de peur!

Pas de bonhomme vert mais un gros ressort enroulé à l'intérieur qui venait de projeter le couvercle à trois mètres. Le gramophone était maintenant complètement détruit, en mille morceaux. Impossible de remettre le mécanisme dans sa boîte; nous avons donc soigneusement remonté les pièces intactes dans le coffre en bois, qui retourna à sa place sous le piano, en espérant que personne ne se rende compte de notre méfait. Ce qui bien entendu ne fut pas le cas... Mais ma crédulité venait d'en prendre un bon coup.



Baptême de Marie-Anne, la petite sœur de Dominique. Il est en tête du cortège, suivi de son frère Patrice et de la famille, 1953.

Dominique fête ses dix ans en 1954; cette année-là, René Coty succède à Vincent Auriol à la tête de l'État. La guerre d'Indochine se termine, celle d'Algérie débute, loin du quotidien d'un gamin parisien. Contrairement aux générations précédentes, les petits français du baby-boom ont la chance de grandir dans un pays où les jours à venir s'annoncent heureux. C'est dans ce contexte pacifié que Dominique, appelé "Mino" par la famille comme les amis, sort de l'enfance pour découvrir une grande nouveauté: l'adolescence. Jusqu'alors, les jeunes garçons passaient directement des culottes courtes aux costumes cravates, de l'insouciance de l'enfance aux responsabilités de l'âge adulte. Dans une posture de pionnier, la génération de Dominique doit ouvrir les premières portes, faire accepter aux autorités familiales comme scolaire leur culture bientôt dite « jeune ».

Dominique et ses copains sont avides de liberté, d'amusement et de musique. La rue de la Faisanderie recèle pour les deux frères et, rapidement, les autres gamins de l'immeuble, une opportunité inespérée pour la majorité de leurs contemporains: un espace qui leur est réservé. Les parents Blanc-Francard laissent à leurs fils une chambre de bonne pour jouer: soit une bulle de liberté, sans adultes, ni règles

préétablies. De salle de jeu, le 10 m² du sixième étage de la rue de la Faisanderie devient très rapidement le Club; le quartier général de trois jeunes amis amoureux de bonne musique. Dominique, son frère Patrice et le voisin Michel en sont les membres fondateurs. De quatre ans l'aîné de Dominique, Michel Panopoulos dit "Pano" est le fils d'un riche négociant grec qui fait dans l'import/export avec la Guinée. Pano apporte au club sa connaissance d'une culture méconnue des adolescents d'alors : le jazz. Il a de nombreux disques et joue du trombone. Fasciné par la virtuosité des jazzmen qu'il leur fait écouter sur son tourne-disque, Dominique se passionne pour cette musique. Après avoir appris seul cornet et banjo, il se met à la guitare.

■ 1958 Les débuts musicaux

J'avais un copain plus âgé que moi, Michel Panopoulos, qui habitait deux étages en dessous de chez nous et que mon frère et moi aimions beaucoup. C'était un garçon bizarre : il jouait du trombone à coulisse, en écoutant des disques fabuleux sur son électrophone. Je venais de découvrir le jazz et il m'apprit à écouter, à comprendre le rythme. J'ai très vite eu envie de jouer de la trompette, mais mes moyens financiers étaient très réduits. J'ai fini par trouver un vieux cornet à pistons tout pourri au marché aux puces avec lequel je mis en tête de devenir aussi fort que mon idole de l'époque, Bix Beiderbecke.

La trompette était un instrument difficile pour un pré-ado parisien. Assez dur à supporter pour le voisinage aussi. Après quelques mois de travail, bien qu'ayant eu le courage d'apprendre « l'm Coming Virginia » je décidai d'apprendre aussi le banjo, qui me semblait plus supportable pour l'entourage.

Les études n'allaient pas fort, et la musique avait le mérite de me permettre de m'évader. J'avais une grande facilité à mémoriser les notes et les mélodies. La découverte du jazz m'avait aussi montré l'importance de l'étude des intervalles et de l'harmonie, et j'en étais arrivé à être tellement incolable en dictée musicale que la prof de musique ne voulait plus m'interroger, ce qui me rendait triste car c'était la seule matière avec le français où je pouvais glaner de bonnes notes...

■ 1954 Les studios de la rue Cognacq-Jay

Mon père était technicien à la Radiodiffusion française et avait repris ses études pour passer chef opérateur. Il travaillait beaucoup et nous ne le voyions que peu, sauf le week-end où il ramenait souvent des machines bizarres à la maison avec des boutons partout. Il réussit à passer son diplôme et fut muté à la Télévision française. Très vite, il devint un des meilleurs ingénieurs du son de sa génération, ayant appris à faire des montages sur les premiers magnétophones avec rapidité et précision. Ses collègues disaient qu'il avait des mains en or...

J'adorais aller avec lui sur le plateau de tournage de la rue Cognacq-Jay, où il y avait dans les régies une incroyable odeur de machines, de cigarettes blondes mêlée à la chaleur des tubes des amplificateurs. Sur des murs recouverts entièrement de postes de télévision des images variées s'animaient. C'était le summum de la modernité.

Sur le plateau s'affairaient des dizaines de types qui allumaient des projecteurs, plaçaient des micros, tiraient des câbles, bougeaient d'énormes caméras à quatre objectifs qui me fascinaient. J'adorais la vision de la réalité à travers le viseur cathodique de ces engins de studio.

Mon père faisait le son des émissions historiques de Stelio Lorenzi. Les répétitions dans les conditions du direct duraient une ou deux semaines, ensuite l'émission avait lieu et il ne fallait pas qu'il y ait le moindre couac pendant les deux heures de sa diffusion. Pas une perche dans le champ, pas un micro fermé, une lumière ratée. Si tout s'était bien passé, nous étions invités à faire la fête sur le plateau et un gros gâteau était partagé entre tous les membres de la production et leur famille.

C'était très amusant pour moi de pouvoir me promener dans le décor réel après avoir vu l'émission sur l'écran.

■ 1956-1958 Les débuts d'Europe n° 1

Plus tard, mon père démissionna de la Télévision française pour entrer à Europe n° 1. À l'origine ce devait être une chaîne de télévision, mais n'ayant pas eu l'autorisation de mettre des relais sur le territoire français, elle se transforma en chaîne de radio.

Jean-Marie
Blanc-Francard
en 1958
dans le car
régie d'Europe
n° 1.



Mon père, très déçu de se retrouver à faire marche arrière, se mit à faire de la réalisation. Il avait une émission qui s'appelait « Le café de l'Europe » avec Roméo Carlès, Maurice Biraud et Guy Vial, qui épluchaient avec humour les nouvelles du jour.

J'ai aussi participé à une émission qui s'appelait « Europe Jeunesse » où, sous le pseudonyme de Marsupilami, j'avais une

petite chronique qui me permettait de recevoir Spirou et le Journal de Tintin la veille de leur parution. C'était génial de se retrouver avec un pseudo derrière un micro où je racontais ce que j'avais trouvé intéressant dans ces revues. Et de faire baver mes copains de lycée en leur disant ce qu'ils allaient lire dans leur journal le lendemain.

Mon père enregistrait également les Musicorama, qui se déroulaient à L'Olympia, et c'est là que je fis mes premières rencontres avec le milieu musical. Il y avait un grand orchestre et pouvoir se promener dans la salle pendant les répétitions me procurait un plaisir extrême. Je voyais les artistes chanter et s'arrêter, recommencer, avec simplicité, discuter avec les musiciens et le chef d'orchestre. J'étais fasciné.

Le premier concert où j'ai vraiment entendu un son incroyable, c'était celui de Count Basie en novembre 1957. Assis par terre sur la scène, j'entendais cette super section de cuivres à trois mètres de moi, jouant sans partitions et distillant un swing énorme. Le petit Sonny Payne tapant comme un diable sur sa batterie, et Freddie Green sur sa guitare acoustique jouant tellement fort qu'on l'entendait même dans la salle alors qu'il n'avait pas de micro. Je crois que c'est ce jour-là que j'ai eu envie de jouer de la musique.

Je me souviens d'avoir été avec mon frère écouter les Kalin Twins en 1958, qui chantaient « When ». Un énorme tube qui a dû être repris par tous les chanteurs de l'époque, dont Danny Boy et Danyel Gérard. La même année, j'ai eu également le privilège de découvrir « Rock Around The Clock » de

Bill Haley et les Comets qui avaient tellement électrisé le public qu'il avait réduit les fauteuils en confettis à force de danser dessus. Un peu effrayé par cette attitude barbare, je dus mon salut au fait d'être monté me réfugier dans la cabine son d'Europe n° 1, qui était à l'époque à l'abri tout en haut de la salle. À force d'y aller si souvent, l'Olympia était presque devenu ma deuxième maison, mais je ne pouvais imaginer que j'y jouerai à mon tour quelques années plus tard...

TROIS CANAILLES FASCINÉES PAR LE SON

Patrice, le grand frère de Dominique, garde aujourd'hui encore des souvenirs très précis de leur apprentissage réciproque de la musique et de leur rencontre avec le dit Pano : « Le premier 45-tours que j'ai acheté, ce devait être "Diana" de Paul Anka, suivi de "You Are My Destiny" et de "Crazy Love", toujours de Paul Anka. Dominique, je ne sais plus ce qu'il écoutait, Ricky Nelson ? Peut-être Elvis... Un jour, ce type appelé Pano a décidé de nous évangéliser ; il nous a dit : "Ce n'est pas du tout ça qu'il faut écouter, ce sont des grosses conneries..." Et il a commencé à nous faire écouter Count Basie, et plus loin encore du jazz Nouvelle-Orléans des années 1923-1924, les premiers disques de King Oliver, des trucs gravés sur 25 cm Jazz Society... Il fallait avoir une oreille extrêmement fine. Tu entendais une sorte de magma et le gars te disait : "Ça, c'est une trompette et derrière et il y a une autre trompette mais en fait, c'est des cornets, ce n'est pas exactement la même chose et tu as une clarinette puis un trombone et tout cela joue l'improvisation collective Nouvelle-Orléans dans lesquelles les deux trompettes jouent la tonique, puis les clarinettes jouent la tierce et les autres la quinte..." Quoi ? Répète un peu ? Finalement je m'étais acheté un banjo que j'avais trouvé aux puces, un truc à cinq cordes qui était difficile à jouer et Mino un cornet d'occasion. Cela m'a totalement dégoûté de jouer parce que